# Transposition du chant des sirènes dans le sacré ou le profane

**Petru PISTOL**

*Ces mots-ci visent une démarche de relativisation de la loi de la foi chrétienne: elle est absolue, pourtant sa présence dans le quotidien prend la forme de la pépite. Impliquant la leçon du classicisme profane, on peut dire: les dieux ne vivent pas uniquement dans l'Olympe, mais aussi dans la cuisine ou la chambre à provision de chacun.*

*Mots-clés: sirène, monde profane, monde chrétien, logos, foi*

On s'interroge : les philosophes stoïciens auraient-ils peut-être appréhendé que le sage qu'ils avaient préconisé par l'extirpation, la mortification des sens, ressemble aux compagnons d'Ulysse aux oreilles surchargées de cérumen ?[1]

Voici comment Jérôme, l'apôtre de la vie ascétique, qui partageait avec les scorpions et les animaux sauvages les terres désertes du Chalcis, pâle à cause du jeûne, était enflammé souvent par les désirs, incendié par la volupté, « transporté, comme il l'avoue lui-même, au milieu des danses virginales » ( Ep XXII, 7).

Jérôme est né de parents chrétiens : « Dès le berceau, je fus nourri du lait de la foi catholique » (Ep, LXXXII, 2). A Rome, il reçoit, cependant, aussi le « baptême » de la culture laïque, suivant les cours du grammairien Donat, le célèbre commentateur de Térence et Virgile, et l'auteur des manuels *Ars maior* et *Ars minor*, des traités reconnus et suivis pendant cinq siècles après sa mort. « A l'exception de Saint Augustin, aucun autre auteur chrétien ne se sera peut-être pas nourri le plus de l'essence des classiques que Jérôme »[2]. Son approchement, son familiarité avec le pape Damase le désigne, selon l'opinion quasi unanime, son successeur sur le trône pontifical de Rome : *omnium paene iudicio dignus summo sacerdotio decernabar*. Il y a une cabale, l'écarte, toute de même. Il n'aura pas trop souffert celui qui appréciait beaucoup la liberté ; même au moment d'être accueilli

[1] Ces mots, s s'ils ne sont pas injustes, cependant prématurés, ne doivent pas être pris en compte dès le premier appel. Les stoïciens ne sont pas des cyniques; les passions, dans la logique du Portique, appartenant au « principe cosmique passif », peuvent être dominées et assujetties par une démarche rationnelle et souveraine. Donc, ce n'est pas la suppression des affectes, mais bien leur conversion – si on peut dire ainsi – en tant que porteuse de la nature humaine vers le principe existentiel : « c'est uniquement la domination de la pensée humaine qui est le Bien cosmique », v. Ion Banu, *La philosophie de l'hellénisme en tant qu'éthique*, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1980, p.105. Citons également pour le même philosophème du système stoïque de penser : « L'apathie stoïque, au fond, ce n'est pas la suppression des passions, mais le refus ferme de leur accorder un droit de décider »; « Le stoïcien n'accepte pas la rupture entre le rationnel et le sensoriel », *Ibidem*, p.106, 108.

[2] Pierre Labriolle, *Histoire de la Littérature chrétienne latine*, Paris, 1920, p. 450.



**BDD-A181 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-17 21:49:13 UTC)**

parmi le clergé Jérôme avait choisi de rester moine, loin de tout lien avec la vie du monde. L'indépendance, il la trouve non seulement dans son refus d'une insertion bénéfique dans la société, dans la vie du siècle, ce qui pourrait lui apporter l'influence et le prestige. Ses discours n'invoque forcement pas un large public, loin de lui ce petit orgueil[3]. Jérôme a prononcé des homélies. Et il ne les a même pas prononcées, mais il les a plutôt « murmurées dans un coin du monastère » : *Mihi sufficit cum auditore vel lectore pauperculo in angulo monasterii susurrare* (Ep. LXII, 22).

On concède de ne pas accorder à Jérôme le plein impondérable de la sacralité, mais, par le biais d'Ulysse, de lui renforcer aussi le statut terrestre que le savant rejette obstinément, mais en vain.

L'Ithaca de Jérôme n'est pas le Stridon (le lieu d'origine) de la province romaine de Dalmatie. Accompagné par un groupe d'amis, il part pour Jérusalem. Ulysse se dirige vers la Troie pour la conquérir, Jérôme prétend être soumis à la nouvelle cité. Sur son chemin vers la ville sainte Jérôme assiste aux cours du philosophe Apollinaire de Laodicée, contrairement au chemin vers Damas, mais sans le détourner pour autant.

Lorsque la propension à la vie monastique commence à trépider, Jérôme ressent la honte ; lorsqu'Ulysse comprend que son attardement pour des années dans l'île prometteuse d'immortalité l'éloigne de sa *nostalgie* qui se manifeste avec la puissance de la foi, alors il n'a plus envie d'aller dans le lit de la déesse, privée ainsi de l'halo que lui confère son immortalité. Il s'agit, en fait, de deux sortes d'être immortel : avec le corps, dans la conception de la religion polythéiste de la Grèce Antique, avec l'âme, dans la foi de l'amour du Christ. Ulysse lui-même veut revenir à l'Ithaque pour y rétablir la loi de l'amour, ses normes ancestrales, situées entre le devoir et la récompense. L'état antérieur au départ à la guerre de dix ans était un tout édénique. Elle a été troublée par les passions du monde sublunaire, et maintenant elle exige à être reconstruite. Ulysse est attendu, il est désiré à Ithaca ; pour son pays, pour son étendue de terre, pour sa femme, son fils, ses fidèles serviteurs il représente le Messie prophétisé par la pensée de l'amour indéfectible.

Ulysse refuse Olympe de l'immortalité. Vivre pour toujours, mais actionner l'amour en tant que rapt, en tant que dépossession de ses attributs foncières, ou d'en faire un cloaque de la jalousie conjugale, d'établir une érotique de parjure précisément là où et d'où l'on voit tout, en Olympe donc, est une affaire indigne. Nous ne savons pas comment il aurait agi Ulysse, quelle position il aurait pris face à la nouvelle religion de l'amour, comment il aurait reçu dans la ville ce déconcertant « mendiant » d'âmes, s'il l'aurait honoré ou hué, s'il l'aurait examiné

[3] Serions-nous en train de pécher avec de tels propos ? Parce que Jésus Christ a conseillé ses disciples d'aller dans des endroits très fréquentés et de ne pas parler à des oreilles inexistantes. C'est aussi l'argument pour lequel la présence de l'Apôtre André sur les terres daces est parfois mise en question : s'il est vrai qu'il avait vécu dans une grotte et qu'il y avait laissé des traces de sa présence, pourquoi elles ne se seront pas transmises suite à la fréquentation des lieux publics, suivant les conseils son Maître ?



BDD-A181 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-17 21:49:13 UTC)

pour sa blessure divine ou il aurait fermé les volets de l'autosuffisance royale, en les laissant tomber lamentablement sur la souffrance humaine. Cependant, il n'est pas généreux de le juger, nous sommes, tous, endettés envers l'incapacité surhumaine. Nous le voyons, tout de même, plutôt attendre la doctrine du *logos spermatique* de Justin le Martyr et le Philosophe : «Tous ceux qui ont vécu selon le *logos* sont des chrétiens, même s'ils se sont nommés athées » (*Apologia*, II). Certes, nous n'attendons pas qu'Ulysse dise : *moi aussi, j'étais un chrétien – et ego christianus* et non pas parce qu'il ne résisterait pas devant le postulat de l'amour, mais parce qu'il est encore plus proche de l'Arcadie.

Où allons-nous placer, quel sera la place que l'on va accorder dans « l'économie » de l'âme de Jérôme à ces créatures féminines telles que Marcella, Paula, Blesilla, Eustochium? Des muses et des sirènes, à la fois, nous poussent à assurer un sens constitutif de l'être, mais pas encore accrédité, pas encore arrondi à la démarche scientifique, à l'investigation ratiocinante.

Dans son propre palais sur l'Aventin, Marcella « avait fortifié » dans un esprit chrétien un véritable *conventiculum* féminin, une « petite Thébaïde ». Ici, on parlait des choses saintes, on lisait les *Écritures Saintes*, on chantait des *Psaumes*. Retourné à Rome sur le même chemin de Damas – désormais les chemins qui menaient à Damas étaient diversifiés - et ici dans l'Occident latin, Jérôme devient pour trois ans (382-385), « l'oracle des réunions sur l'Aventin ». Que ces nobles, délicats et cultes êtres féminins ne sont pas que les élèves de Jérôme, mais aussi des arguments de sa propre approche scientifique, nous le dit le savant lui-même : *Magis nos provocas quaestionibus, et torpens otio ingenium*, *dum iterrogas, doces*, « Par des questions – s'adresse-il à Marcella, passionnée par l'étude de la Bible – tu nous incites et, tout en nous interrogeant, tu instruis notre esprit perdu dans la paresse » (Ep CXXVII, 7).

La relation entre les parties, dans de telles circonstances, acquiert le statut de l'échange intellectuel. Le co-travail avec ce « club » féminin supérieurement instruit[4], il ne lui est pas uniquement convenable, mais aussi bénéfique, Jérôme restant dans les paramètres de la science, sans compromettre les exigences du *logos* savant pour laisser de la place au *mythos*, à la concession vulgarisatrice. Les exégètes de Jérôme deviennent, à ce sujet, tellement véhéments jusqu'à s'exprimer sans ménagements : « L'influence de cette curiosité féminine, qui se voit ici une forme si noble, se retrouve, on peut dire, dans toute l'œuvre de Saint Jérôme. A de maintes reprises qu'il se décide d'entamer un travail de traduction d'un commentaire d'Origène afin d'éclaircir un fragment de l'*Ecriture* et cela, parce que Marcella, Paola et Eustochium lui avait demandé! En leur dédiant quelques-uns de ses livres les plus arides, Jérôme devient le centre des moqueries des imbéciles[5] ;

[4] Il y avait parmi les membres du « club » des personnes connaissant l'hébreu, l'étude des *Ecritures* ou bien le chant des *Psaumes* s'officiaient dans la langue dans laquelle ils été écrits.

[5] *Puellis quoque et mulierculis scribens – Ecrivant même pour les filles ou les femmes*, dit Rufin, Apol, II, 7.



BDD-A181 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-17 21:49:13 UTC)

en réalité il ne faisait qu'acquitter un devoir de gratitude envers celles qui ont été ses sources d'inspiration ». (Labriolle, p.465-466).

En conclusion modeste, dans le cercle de ces femmes savant-religieuses Jérôme avait trouvé son élan d'inspiration, les muses d'excellence du travail de l'esprit. Seraient-elles laissées tomber du dépôt de la féminité génétique dans le charme du chant des psaumes et un peu du miel, de la fragrance, de l'ivresse sonore des sirènes d'Ulysse? Car, comme le philosophe, donc le courtisan de la sagesse, n'est pas sage, mais il se trouve sur le chemin ascendant entre *vitia* et *virtutes*, entre *stultitia* et *sapientia*, de sorte que ces *fideles*, témoins de la foi, marchent vers la grâce divine, en aucun cas ne participe dans l'abandon au festin des saints. La miséricorde de l'adorateur de la sagesse, ainsi que celle du témoin de l'amour de Dieu mesure la distance entre érinnyes et euménides, la séparation de *maleficia* et l'ancrage sur le rivage austère, comme le désert Thébaïde, des remords, de la culpabilité originaire. Si les sirènes d'Ulysse auront également changé leur destin fatidique dans le délire des harmonies restauratrices de l'être - et quelle autre version ontologique aurait-elle été ouverte à la fin des deux mondes, sous la pression du premier délire entre tous, celui de l'amour?–, alors, l'approche de ceux-ci et les aristocrates de sang et esprit de Jérôme se justifie, l'horizon étroit du monde profane se fondant dans le nouvel horizon de la foi.

La transcendance de la vie de gymnastique de journée, à l'ascèse, *id est* de la nudité du mundan plein de passions, à l'exercice de la haute pensée, sélecte, la pratique de l'ascétisme dans cette école de la chasteté, *castitatis chorus*, dont le mentor était Jérôme, proposaient un modèle existentiel dangereux, sur la ligne fine entre l'éloge et le reproche, entre le triomphe et la condamnation. La foule a son propre ensemble de merveilles auxquelles elle croit. A ses yeux, Jérôme ne possédait pas les attributs du Grand Prêtre, ou ses collaboratrices n'étaient pas des vestales. Lorsqu'une de celles-ci, Blesilla se trouve morte, Jérôme, avec son exhortation à la prière et au jeûne, est reconnu coupable. La foule profane[6] profite du moment : elle veut le tuer, lui ainsi que tous les moines. Par conséquent, non seulement le chant mensonger des sirènes tue, mais aussi la vérité exprimée clairement, dans l'importance cruelle, non dilué dans le miroir de la flaque d'eau[7].

Mais qui sont les sirènes, les vraies sirènes, qui, par la douceur de leurs chansons, enveniment le cours de la vie?

La littérature profane, si l'on donne du crédit à Jérôme, *profanae litterae*, Cicéron, Plaut *et ceteri eiusdem sermonis*.

Sur le chemin de Jérusalem, comme il ne pouvait pas se passer de ses livres procurés à Rome (*bibliotheca ... carere non poteram*), Jérom emportait avec lui ce

[6] La tautologie est l'héritage horatien : *odi profanum vulgus et arceo* – « Je déteste la foule ignorante et me tient à l'écart », dit le poète.

[7] Parmi les critères de vraisemblance recommandées par le saint Basile le Grand dans l'utilisation de la culture profane en tant que propédeutique de la connaissance de la vérité divine, nous signalons : « Tout comme nous avons été habitués à regarder le soleil dans l'eau, aussi regarderons-nous la lumière elle-même », l'homélie aux Jeunes, II, 43.



BDD-A181 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-17 21:49:13 UTC)

« fardeau » de la sagesse païenne, alternant le déjeuner avec la lecture de Cicéron, tandis qu'aux nuits de veille, aux larmes qui jaillissent au souvenir des erreurs du passé, leur suivent, en revanche, vicieusement, les savoureuses comédies de Plaute. Celles-ci étaient suivies par les livres des *Prophètes*, avec « leur style sans élégance, réveillant en moi – avoue-t-il – le dégoût et je ne trouvais pas mes yeux coupables de cela, mais le soleil ». Ces tribulations entre les polarités de l'esprit, entre l'illumination et l'aveuglement, revendiquaient une fin. Il est temps de ce mémorable rêve, placé par l'auteur sur la route entre Rome et Jérusalem, lorsque l'on se détache de l'accidentel et se livre à une patrie d'élection céleste. En proclamant la dissolution des anciennes structures de venimeuse pensée (« l'ancien serpent me donnait des illusions ») dans le plasma cohérent de la nouvelle foi, le rêve invoque les soufrages de la réalité : une violente fièvre, un corps froid, des membres décharnés. Transporté devant le trône divin, couché par terre, le lecteur des livres profanes est soumis à un réquisitoire sévère : « Interrogé sur ma foi, je réponds : « Je suis un chrétien ». A cela le président dit : « Tu mens, dit-il, tu es cicéronien, pas chrétien ; là où il y a ton trésor, il y a aussi ton cœur ». Tout en traçant le signe d'égalité entre la lecture des écrivains profanes et la négation de Dieu, Jérôme jure : « Seigneur, si jamais il m'arrivait à posséder ou à lire des livres profanes, je t'aurais alors dénié ... Depuis ce temps-là, je me suis concentré sur la lecture de livres divins aussi passionnément que j'avais lu avant les livres des hommes » (Ep. XXII, 30).

Le rêve de Jérôme, d'une lucidité « classique » prouve l'intention d'intégrer l'auteur dans le *pattern* paulinien.

Voici le nouveau « local » du chant funeste des sirènes : la bibliothèque profane.

Mais, en perçant la musique des sirènes dans la bibliothèque, elle perdra la composition maléfique, et faisant entendre la voix de la joie, obtiendra la forme de la liberté ; l'île elle-même supprimera son contour, en se détachant.

Bien que par nature il semble plutôt pencher vers le coté laïque de la nature humaine : nature impétueuse, tumultueuse, ardente, Jérôme réussit à soumettre les impulsions de son âme sans les arrêter, mais les canaliser vers l'horizon évangélique. L'église lui a été reconnaissante pour l'héritage reçu aussi par l'écrit que dans la vie pratique dans l'humilité. En outre, les fibrillations de l'âme concentrées dans la formule augustinienne *amare* et *amari* (Conf., II, 2) ont révélé le mieux ses mérites que les minés.

L'existence du christianisme est entièrement redevable au Livre, ainsi qu'aux stratégies de la vie sur terre. Jérôme a été à la fois érudit et stratège : savant dans l'esprit, dans la lettre de son œuvre et stratège dans l'offensive diurne, un volontaire à la solde divine.



BDD-A181 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-17 21:49:13 UTC)